

Grippe espagnole

Le tueur que l'on n'attendait pas

Entre 25 et 40 millions de personnes sont mortes de la grippe espagnole d'avril 1918 au printemps 1919, davantage de victimes que celles causées par la Grande Guerre. Que sait-on aujourd'hui de cette pandémie ?

Par Claude Quétel

Printemps 1918. La Grande Guerre dure depuis bientôt quatre ans. On n'en peut plus à force de tueries. A ceux qui depuis la fin de 1917 lui reprochent sa circonspection, Pétain répond qu'il attend « *les Américains et les tanks* ». Oui, mais les soldats américains du corps expéditionnaire, les *doughboys* qui arrivent en fanfare dans les ports français de l'Atlantique au rythme de 200 000 par mois à partir d'avril 1918, ont la grippe.

Les « boys » sont malades

A la veille de son entrée en guerre, l'armée des États-Unis ne comptait que 200 000 hommes. Elle en mobilise 4 millions. Des camps de transit ont été établis à la hâte dans d'exécrables conditions d'hygiène. Rien n'est prévu et il faut tout improviser. Le camp de Fuston, dans le Kansas, entasse 56 000 recrues. Les premiers cas de grippe y surviennent en mars 1918. On dénombre 1 100 cas dont 237 avec complications pulmonaires. D'autres camps sont atteints ainsi que, très vite, la population alentour et les grands ports d'embarquement pour l'Europe. La grippe débarque en France avec les *doughboys* à partir d'avril dans des camps de nouveau surpeuplés avant de se propager rapidement au front. En juin-juillet, 10 % des soldats britanniques (200 000) sont grippés. Il en va de même chez les Allemands, au



L'AUTEUR
Directeur de recherche honoraire au CNRS, Claude Quétel a publié de nombreux livres dont, en 2016, un sur ses souvenirs d'enfance *Le Chien des Boches* (Albin Michel) et, en 2017, *Tout sur Mein Kampf* (Perrin).

point que Ludendorff en fera plus tard l'une des causes de l'échec de ses offensives de printemps. Les épisodes sont cependant bénins et de courte durée, avec très peu de décès. Les soldats français parlent de la « fièvre de trois jours ».

D'avril à juin, la grippe gagne la population civile de toute l'Europe. Faisant toujours figure d'une épidémie bénigne, elle se distingue néanmoins par l'extraordinaire rapidité de sa contagion et le fait qu'elle frappe dans une proportion importante (40 %) une nouvelle classe d'âge, entre 20 et 35 ans. L'épidémie semble disparaître au milieu de l'été au point d'être déclarée close par les autorités militaires américaines. En réalité, elle est toujours là, gagnant en sévérité ce qu'elle paraît avoir perdu en nombre de cas. Elle sévit notamment dans les équipages des navires. A la fin d'août, le croiseur *HMS Africa* qui relâche à Freetown (Sierra Leone) y débarque 51 morts de pneumonie hémorragique (7 % de son équipage).

Étroitement soumise à la censure, la presse française est tout sauf alarmiste en évoquant très peu la grippe qui frappe pourtant largement l'armée. Les journaux parlent plutôt de la grippe chez les voisins au point qu'elle va devenir « espagnole ». L'Espagne n'est pas en guerre et sa presse fait librement état de l'épidémie. Son roi, Alphonse XIII, en a d'ailleurs été atteint et assez sérieusement. La grippe serait bénigne en France mais pas en Allemagne : « *Nos troupes y résistent*

►►► quinze jours. On est au bord du chaos, avec un taux de mortalité multiplié par dix.

Le tableau est tout aussi dramatique en Europe, à l'automne, pour les soldats américains comme pour les poilus et les tommies sans oublier les Allemands. La promiscuité des tranchées fait des ravages. Les grippés sont évacués vers l'arrière quand c'est possible mais c'est pour les voir alors grelottant de fièvre, trimballés pendant des jours d'une gare à l'autre, contribuant ainsi à propager la maladie meurtrière ; 402 000 cas de grippe vont être recensés par l'ensemble des services de santé dont 30 382 décès.

En octobre, toute la France a la grippe. A Marseille, le nombre des décès a atteint 2 545 en octobre 1918 (contre 852 en octobre 1917). Pour ce même mois, Paris enregistre un pic de 4 574 décès (10 % des grippés). Dans les hôpitaux et les hospices, les décès bondissent à des sommets jusqu'alors jamais atteints. « Des malades vigoureux et sains, sans antécédents pathologiques, succombaient en quelques jours », note un interne des hôpitaux parisiens. Dans les grandes villes, les enterrements font problème. Les morts encombrant les morgues et l'on manque de cercueils. A Lyon, les convois funéraires sont supprimés et les cérémonies religieuses se font directement dans les cimetières. A Caen, des prisonniers de guerre allemands sont réquisitionnés pour creuser les fosses.

Impuissance et ignorance

Pourtant, on ne s'émeut guère tant est grande la sidération provoquée par les morts de la Grande Guerre, tant aussi la grippe reste une maladie banale. Une apparition du choléra eût autrement remué l'opinion. Ce n'est que sporadiquement que les autorités ferment les écoles ou les spectacles. A aucun moment les transports en commun, principal vecteur de la contagion, ne sont interrompus. Il n'est pas question non plus de fermer les usines, ni d'ailleurs les cafés. C'est à peine si l'on remarque la mort d'Apollinaire à son domicile du boulevard Saint-Germain, le 9 novembre 1918, ou celle d'Edmond Rostand le 2 décembre.

A partir d'octobre, la presse se fait plus discrète mais sans prendre véritablement la mesure

40 millions de morts ?



de l'ampleur de la catastrophe en cours. Elle se contente le plus souvent de donner des conseils évidents de prophylaxie individuelle et collective : se laver les mains, éviter les lieux publics, isoler les malades... En attendant, comme l'écrivent explicitement plusieurs médecins, la découverte d'un traitement spécifique encore inconnu, les médications abondent : fébrifuges comme la quinine ou l'aspirine, tonocardiaques comme le sulfate de strychnine, la caféine ou l'adrénaline. Huile de ricin, huile de camphre, formol, sérum camphré, quinquina complet, diurétiques, injections de colloïdaux. Aux complications pulmonaires on opposera révulsifs, sinapismes, ventouses scarifiées, voire « une saignée abondante de près d'un demi-litre de sang sans considération de l'âge, de l'anémie ou de la faiblesse du patient ».

Le docteur Heckel, qui veut bien qualifier cette médication de « procédé d'action héroïque », n'oublie pas qu'on est en guerre : « Toutes ces attaques thérapeutiques doivent se succéder presque d'heure en heure. C'est une bataille à la Foch, une offensive sans répit » (*L'Illustration* du 9 novembre 1918).

Vaccins et sérums improbables voient le jour. Le rhum, qui est venu très vite à manquer, ne se vend plus qu'en pharmacie et sur ordonnance. Les charlatans vantent leurs remèdes miracles. Ainsi, la Fluatine grâce à laquelle « on est certain d'éviter ou d'enrayer la grippe espagnole et toutes les maladies épidémiques – choléra, peste, typhoïde, variole, rougeole, scarlatine, etc. ».

En novembre, en France, la grippe amorce une relative décroissance, ce qui, conjugué à l'armistice du 11 novembre, fait crier à la victoire : « La grippe est en déroute ainsi que les Boches » (*Le Journal* du 13 novembre). De même, le corps médical ne cesse de répéter que ce n'est que la grippe, sans s'appesantir sur son exceptionnelle létalité. Et puis, comme on l'a rappelé à l'Académie de médecine, « il ne s'agit ni de choléra, ni de peste, ni de typhus ». Il faut tendre l'oreille vers l'Espagne pour entendre son ministre de l'Intérieur signaler « la gravité de l'épidémie régnante ».

Hécatombe en Asie

La grippe espagnole n'en poursuit pas moins son tour du monde, en frappant de toute sa virulence des contrées jusqu'alors épargnées. Ainsi, le 16 novembre 1918, le paquebot *Navua*, venant de San Francisco, accoste à Papeete avec des grippés à bord. Tahiti ignorait jusqu'alors la grippe. Marins et Tahitiens fêtent la victoire. En moins de 24 heures, la moitié de l'île a la grippe. On va déplorer près de 1 000 morts pour 5 000 habitants. Il en est allé de même lorsque le *Talune* a accosté neuf jours plus tôt sur l'une des îles Samoa. Un cinquième de la population succombe à la grippe.

Par les voies maritimes, la grippe espagnole débarque en Afrique, en Amérique du Sud, en Asie. Ensuite elle prend le train ou remonte les fleuves. A la fin de janvier 1919, elle a pratiquement contaminé toute la planète, en tuant à



ROSTAND

À SAVOIR

Quelques morts célèbres

Guillaume Apollinaire
Edmond Rostand
Max Weber
Egon Schiele
Mark Sykes (des accords Sykes-Picot)
Rodrigues Alves, président du Brésil
Louis Botha, Premier ministre de l'Union sud-africaine

qui mieux mieux. C'est l'Asie qui connaît la plus grande hécatombe, avec notamment 4 à 9,5 millions de morts en Chine. En Inde, la grippe multiplie par deux un taux de mortalité pourtant très haut d'ordinaire en provoquant la disparition de 12,5 à 20 millions de personnes. Pour être abominablement élevés, de tels nombres auraient tendance aujourd'hui à être revus à la hausse.

Le Grand Nord n'est pas épargné, bien au contraire. En Alaska, les populations autochtones sont ravagées, avec des taux de mortalité grimant jusqu'à 85 %. Les survivants, souvent des enfants, meurent à leur tour de faim et de froid. La pandémie est venue des États-Unis qui ont connu une réplique de la maladie au début de 1919 ; 30 à 40 % de la population américaine a été atteinte avec un bilan de 550 000 décès (cinq fois les pertes militaires américaines de la Grande Guerre). En France, on compte 240 000 morts dont 30 000 à Paris, si insouciant en pleine épidémie. Le bilan des pays voisins est comparable. Quant à l'Espagne, quoique éponyme, elle ne déplore « que » 120 000 morts du fait que, non belligérante, elle a connu moins de déplacements de population. Le total des victimes pour le monde oscille entre 24,7 et 39,3 millions. Un nombre aussi effroyable est resté longtemps, mieux qu'oublié, ignoré. Celui des morts de la Grande Guerre pesait plus lourdement sur les esprits.

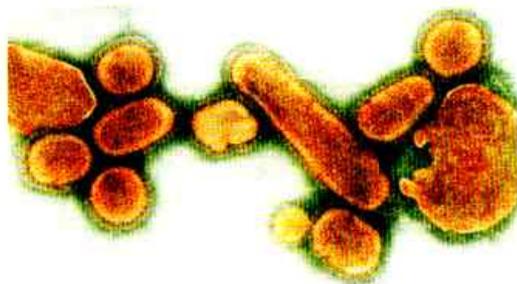
L'épouvantable pandémie de 1918 va cependant stimuler de nouvelles recherches sur l'agent pathogène de la grippe. Jusqu'alors, la doctrine médicale désignait le bacille de Pfeiffer, isolé lors de l'épidémie précédente en 1892, mais nombreuses sont les voix qui en font désormais un « microbe de sortie », à l'exemple des pneumocoques et autres streptocoques, agents des complications secondaires de la grippe. On soupçonne alors un « virus filtrant », un microbe assez petit pour passer à travers les filtres de kaolin et se soustraire ainsi à la vue du microscope. Encore faut-il l'attraper.

Après l'accostage à Tahiti d'un paquebot venant de San Francisco, la moitié de l'île a la grippe en moins de 24 heures

En 1933, des chercheurs britanniques mettent en évidence l'existence d'un virus filtrable. La voie est ouverte aux cultures et aux vaccins mais le chemin est encore long et c'est une tout autre histoire, très médicale, qui va aboutir à l'identification du virus H1N1.

Parallèlement à ces cultures de virus en laboratoire, des chercheurs avaient entrepris de se lancer à la poursuite d'un virus de la grippe espagnole sur le terrain. En 1950, un microbiologiste avait émis l'idée folle d'aller récupérer le virus disparu de la grippe de 1918 en exhumant une de ses victimes dans le permafrost du Grand

« Je suis le virus H1N1 »



Je suis le virus H1N1 et c'est peu dire que je suis un tueur en série. J'existe depuis le Néolithique et je crois bien être l'inventeur des premières épidémies. Au XVIII^e siècle, on m'a appelé "follette" et au XIX^e "influenza". Depuis, les

Anglo-Saxons disent "flu" et les Français "grippe". Je me suis trop fait remarquer en 1918 mais j'avais déjà eu de très beaux résultats auparavant. De toute façon, on m'oublie sans cesse car je ne fais pas peur.

» Ce que j'aime par-dessus tout ce sont les noms qu'on me donne lors des grandes pandémies. J'ai été "russe" entre 1889 et 1892 (1 million de morts dans le monde), "espagnole" en 1918, "asiatique" en 1957-1958 (1,5 million de morts), de Hongkong en 1968-1969 (2 millions de morts), mexicaine en 2009. C'est comme si à chaque fois je naissais quelque part – et les savants de rechercher le "virus père".

» Mais je suis mon propre père ! Je suis toujours là ! Je ne sais jamais d'où je viens ni où je vais puisque je suis partout. Il est vrai que je ne travaille pas toujours d'arrache-pied, me contentant lors de ce qu'ils appellent la "grippe saisonnière" d'une petite centaine de milliers de morts. Il est plus que temps de m'y remettre, surtout que maintenant j'ai l'avion. Comment me nommera-t-on alors ? C'est que je ne suis plus seulement H1N1 mais aussi H1N2, H5N1, H9N2 et que sais-je encore. Les savants disent que je suis "recombinant" et j'aime beaucoup aussi cette expression. Plus on me cherche, moins on me trouve. J'ai encore de beaux jours devant moi. » **C. Q.**

Nord. Une première expédition échoue en 1951 en Alaska, puis une seconde dans le Spitzberg en 1997. Pas de virus dans les cadavres. C'est aussi en 1997 que Jeffery Taubenberger, dans un coin perdu de l'Alaska où la grippe espagnole avait tué presque tout le monde, exhume du permafrost un cadavre providentiel, une jeune femme inuit que son obésité a protégée de la décomposition. Dans les poumons de celle qu'on va appeler Lucy (par hommage à l'autre, l'australopithèque découverte en 1974), se trouvent des fragments du virus de 1918.

En fait, il faudra quatre autres cadavres (aux tissus pulmonaires conservés dans des blocs de paraffine) pour que Taubenberger puisse séquencer en totalité, gène par gène (13 500 nucléotides), le virus de la grippe espagnole. Quelques années plus tard, Terrence Tumpey, chercheur du National Center for Immunization and Respiratory Diseases, réalise la synthèse complète du virus disparu de 1918. Testé dans un laboratoire de haute sécurité, celui-ci se révèle effectivement extrêmement virulent. Depuis, le virus ressuscité est conservé dans un laboratoire militaire sous haute surveillance. ■